

le troisième terme

essais

sonates en prose

Essai sur ce qui préoccupe quand on y prend garde.

Ce recueil rassemble des textes d'ouvrages précédents, principalement *Kairos, l'événement, Métanoïa, perspective, Eidos, visages ...*

Ces petits textes furent écrits au fil des jours, des promenades, des rêveries, des lectures, des rencontres ... sans souci de cohérence entre eux, parce qu'une réflexion s'imposait, qu'il fallait la saisir au passage, la forcer à faire une pause avant qu'elle ne s'éloigne et, peut-être, disparaisse.

Mais les pensées suivent leurs projets malgré ce qui peut nous en sembler. Et, d'un texte l'autre, au cours des relectures, certaines récurrences apparurent et s'imposèrent.

Il parut alors nécessaire de les rassembler : des thèmes se dégagent ainsi de ces réflexions libres et éparses.

Il ne peut être question de définitions évidemment, encore moins d'un système de pensée, mais d'une mise en attention, d'une invitation à s'approprier ce qui est simplement proposé, à le prolonger, pourquoi pas, au moins à le traduire dans un de ces langages divers qui sont ce que nous sommes, singuliers chacun à sa manière, et mobiles également, en mutation continue.

Le Troisième Terme, c'est cela aussi. Entre celui qui écrit et celui qui lit se dessine un texte, rencontre de deux respirations. Et l'interprète est le passeur, le traducteur.

Le Troisième Terme, c'est l'intermédiaire, l'entre-deux, le refus des contraires. C'est l'intervalle où passent la durée, le changement et la diversité.

Le Troisième Terme, c'est l'instant d'où l'intuition puise dans la mémoire pour ouvrir des perspectives et disposer les apparences.

Le Troisième Terme, c'est le passage. Entre un et deux, quelque chose reste à inventer. C'est le refus de l'alternative, la tentative de dépasser le choix qui semble s'imposer entre deux directions quelquefois tragiques, le plus souvent décevantes et sans perspectives.

Le Troisième Terme, c'est le metaxu des Grecs, le contact possible entre ici et là-bas, entre l'instant et l'ailleurs. De cette intention naît une proximité où se devine, pour certains, une présence ...

Qu'il soit vertical ou horizontal, le Troisième Terme est l'espace où s'imaginent les possibles.

abréviations entre parenthèses :

P : les parallèles qui se rencontrent

E : équilibre

A : apparences

J : juxtapositions

K : kaïros

Mn : métanoïa

Ei : Eidos

A

connaître

I – mots

II – pensées

III – intuition

IV – contact

V – ressemblances

VI – intervalles

VII – perspectives

VIII – sens

IX – croyances

X – incertitude

I

mots

1 – énigmes

Les mots sont des **énigmes**, non pas parce que certains les disposent de telles sortes que le sens se dissimule ou s'échappe, mais parce qu'ils sont toujours au pluriel.

Un mot est comme **un visage**. Et un visage, comme une vie, ne se dit qu'au pluriel. Le voilà devant moi qui cherche le contact, propose, invite. Il attire l'attention parce que, dans l'instant, précisément, il correspond à ce qui préoccupe. Cela dure tant qu'on s'y attarde. Et puis, le sens s'éloigne, soit qu'on le considère avec trop d'insistance, cherchant à le fixer, soit qu'on le mêle à d'autres mots.

Le mot pénètre dans une phrase. Il partage le sens. Le voilà en **relations** avec les autres acteurs de la phrase. Ces acteurs ouvrent des perspectives diverses auxquelles le mots participe. Il s'échappe.

Et cette phrase dit **l'instant** de celui qui l'écrit. Et l'instant passe. La phrase, alors, tâche de dire l'instant de celui qui relit ce qu'il a écrit. Mais ce n'est jamais tout à fait le même. Le mot, donc, s'adapte.

Il s'adaptera encore lorsque **le lecteur** auquel la phrase s'adresse l'entraînera dans son instant à lui tout rempli d'habitudes, et dans les nombreux usages dont ce même mot fut le centre dans diverses

circonstances qui ont laissé ces traces par lesquelles il faut bien passer. Comment pourrait-il en être autrement ? Un sens est là, fait de toutes ces accumulations.

Les mots sont des énigmes aux résolutions multiples. Chacune, à chaque fois, tombe très exactement. La lumière est vive alors, bien en face. Et la voilà bientôt qui change d'angle, bifurque, et donne toutes sortes d'ombres, ombres nombreuses, ombres sur ombres.

Restent les énigmes, à chaque fois un peu plus lourdes, un peu plus épaisses. Restent les énigmes qui s'enrichissent de tous les sens qui parvinrent, une fois, une seule fois à les surprendre, à les ouvrir dans l'occasion toute neuve et unique.

Les mots sont des énigmes riches de tous les sens dont ils sont la **mémoire**. Et l'enfant peut jouer avec les mots, chercher, interroger, mais le vieillard y pénètre et en fait sa demeure.

2 - jardins

Avant **les mots**, la **pensée** allait toute nue, loin des protections, des références, des traductions.

Un œil d'abord, circonspect, se laisse surprendre, s'étonne ou s'émerveille. Les deux yeux, ensuite, s'apprivoisent dans le relief et la perspective.

Le regard ainsi complété, **considère**. Il marque son passage, laisse sa trace et la prolonge dans les **instants** qui suivent et se renouvellent. Le tableau s'achève bien avant qu'un mot venu d'ailleurs, brutalement souvent, s'impose et tâche d'en prendre possession.

Mais les couleurs sont trop crues. Mais les contours sont trop raides, tout en angles et lignes droites !

Et la pensée très souvent continue à avancer sans ce vêtement trop lourd qui colle et emprisonne. On parle alors avec indulgence d'ingénuité et d'innocence.

Mais **cette musique** qui ignore encore les refrains répétés en chœur, imagine des accords entre ce qui fut d'abord et ce qui vient ensuite avec la même saveur.

Bien avant les mots, tâtonnent les **comparaisons** : les images se superposent, découvrent leurs différences, mais surtout ce qui les rassemble.

Les mots trop tôt venus, impératifs, ne permettraient pas ces échanges, ces jeux de miroirs, ces reflets qui cherchent à se confondre pour former **l'idée** de ce qui s'est présenté dans le **mouvement**, dans les lumières toujours changeantes, ici longuement et en pleine clarté, là presque imperceptible et vite retiré, et qu'on reconnaît pourtant être toujours le même.

Les mots trop tôt venus interpellent la voix qui fredonne et cherchent à la mettre à la cadence. Et il faut bien, tôt ou tard, entrer dans la danse commune et faire bon visage.

Cependant, parfois et rarement, certains mots pour certains et peu nombreux, dissimulent, derrière les apparences convenues, les **jardins** très secrets où s'ouvrirent les premiers regards et, qu'en jardinier jaloux et attentif, le maître des lieux parvient encore à cultiver. (Ei13)

3 - oublier

Parfois, certains **mots** quittent la mémoire, s'absentent, se font désirer. Ils reviennent soudain, alors que **la pensée**, déjà, se promène ailleurs. Elle a pu se passer d'eux et tisser son fil sans l'aide de ces outils souvent pratiques, mais non indispensables.

Le sens, en effet, qui les appelle et les désigne comme porteurs, comme passeurs et même comme légitimes propriétaires, demeure malgré eux : il s'exprime en silence. Mais il n'en pèse pas moins de toute sa substance, de toute son évidence.

Le contact passe ainsi sans discours et, peut-être même, plus clairement, dans **l'immédiat**, bien face à face : **les mots**, en effet, permettent parfois des détours qui cachent les approximations et toutes les sortes d'hésitations, impossibles malentendus lorsque la pensée s'est détachée du vêtement qui la représente, et la couvre quelquefois jusqu'à prendre toute la place.

La mémoire, donc, cherche le mot mais n'en a plus vraiment besoin si le travail de mise en forme et de mise en usage a bien été achevé.

Le mot est un outil qui permet de rassembler, d'encadrer puis de mettre en relation. **La pensée**, ensuite, peut s'en détacher et poursuivre son cheminement, plus libre de ce qui risque de la retenir et, peut-être, de l'immobiliser. Il lui faut respirer le temps et les humeurs changeantes pour conserver sa vigilance, alors que le mot ne propose souvent que **la répétition**.

Alors, oublier le mot, c'est se passer de références, c'est devenir maître des lieux et vaquer à sa propre subsistance. La pensée est passée dans le sang. Elle en est l'énergie, disponible bientôt pour s'exercer à de nouveaux mots, aux notes ou aux couleurs, prête à combiner, à manipuler, à inventer ou à se taire. (Ei 1)

4 - *perspectives*

Tout le jour, **les mots vont et viennent**, se promènent, surgissent ou se dissimulent, insistent souvent, se font désirer parfois. Et la nuit les endort à peine : ils se font **images** alors, et s'habillent de toutes les couleurs.

De cette **bousculade**, il faut tâcher de retenir quelques figures, de celles qui s'imposent sans qu'on y songe, qui inquiètent un peu parce qu'elles appellent pour être complétées : il manque une jonction, un passage entre deux combinaisons. Il faut prendre un peu de temps, un peu de silence, pour dessiner l'entente et le soulagement des flux enfin libérés.

Voilà le jour marqué de son signe particulier, le jour fixé, retenu. Le pied est bien posé dessus : il ne peut échapper. Le pied, et la marche, et la course, s'y appuient, s'assurent et s'enforcent. Un décor se construit. Des **perspectives** se devinent. Les mots, par petits tas bien serrés, bien compacts à présent, habitent le paysage.
(E12)

5 - *contact*

Les mots sont comme les objets : ils ne donnent un sens que par le **contact**. Il s'agit de **toucher les mots**, à pleines mains comme on touche un corps désiré, mais sans pression excessive pour ne pas marquer l'épiderme, gâcher le sens.

De la même manière que les choses du monde ne prennent vie que lorsque l'oeil les saisit, ainsi les mots ne parlent que dans la proximité étroite des **images** qui les réfléchissent. Le mot pèse alors : il s'alourdit, se gonfle de ce qui le regarde. Il s'adapte : pour mieux contenir, il se met à la forme. Il quitte l'espace public où il attendait disponible et souvent conciliant, quelquefois provocant et flatteur, ou bavard et tapageur, prêt à tout pour obtenir la meilleure place, mais quelquefois aussi solitaire et mystérieux.

Et il faut aller **le chercher**, alors, dans l'ombre où il repose, et le convaincre avec de bonnes raisons d'apparaître à la pleine lumière. Certains mots, ainsi sollicités, sitôt aperçus, les voilà qui montrent un étrange visage : l'angle de vue s'est déplacé, et la matière signifiante dévoile des reliefs jusque là insoupçonnés. Brouillards ou vapeurs, quelque chose habite là. (A40)

6 - *images*

L'immobilité des mots rassure **le pèlerin**, et puis l'endort. Le voilà prisonnier dans le silence des dictionnaires. Il inspecte, vérifie, se gave, étouffe.

Alors, il explore, pénètre le vêtement, enjambe les conclusions qui obstruent le passage. Il écarte les définitions qui bloquent le temps et occupent l'espace.

A mesure qu'il s'éloigne des rumeurs, les mots qui l'accompagnent se colorent et se gonflent. Une à une **des images** se proposent, ouvrent leurs ailes, s'éloignent puis reviennent, se posent sur un bord de mémoire : elles se font choses à nouveau, matière tiède traversée d'ondes furtives, frissons de vie que les doigts du présent parviennent à peine à retenir.

Mais derrière les yeux clos, elles s'apaisent et s'apprivoisent. Les voilà revenues à demeure, solitaires et uniques, après la grande promiscuité des phrases et des formules. (A45)

7 - convaincre

Les mots qui cherchent à **convaincre** sont de petits personnages bien mal élevés.

Pour plaire, ils essayent toutes les concessions en vogue, s'habillent en phrases à la mode, prennent la pose, chemise ouverte, pour tâter l'air du temps : ils font la quête.

D'autres ne demandent rien à personne : solitaires, ils témoignent. Ils se gardent des promiscuités contagieuses et de la naïveté des convictions. Exister tout simplement les comble abondamment. Ils ne se soumettent pas aux caprices des approbations.

Les mots pour convaincre apprennent les langues étrangères, fréquentent les salons, goûtent à toutes les coutumes : ils sont très peu de choses. Et lorsqu'ils tombent - car ils tombent toujours - ils font très peu de bruit.

Les mots qui **témoignent** s'entourent, quant à eux, de compagnons fidèles, ou, à défaut, peuvent demeurer dans l'ombre. A l'abri des comparaisons, ils se préservent et attendent. Ainsi les mots justes, parfois, disent et, plus souvent, se taisent. (p88)

8 - attente

Tout ce qui n'est pas écrit est happé aussitôt par l'oubli.

La pensée égarée qui n'a pas pu s'accrocher et se retenir à des mots continue, cependant, à progresser et à s'étendre quelque part en deçà de la conscience qui est si peu de choses. Elle alimente la solitude, donne à **l'intuition** une confiance qui étonne, une assurance sans explications.

Les mots, quant à eux, font sortir tout cela à l'extérieur, dans l'impersonnel, le **collectif**. Et le temps passe sur eux, use lentement le léger vêtement d'imprécisions qui faisait leur charme lorsqu'ils ont été choisis. Et une autre apparence vient se substituer à la première, une autre élégance peut-être, gestes composés au long d'instantanés nouveaux.

A chaque relecture, le texte s'éloigne et grandit : les mots reprennent leur indépendance, leur objectivité... Mais leur assemblage reste singulier, y demeure comme une **attente**, la promesse d'une surprise : ce sont eux, à présent qui parlent à leur auteur qui y distingue, furtivement, comme une ombre qui lui ressemble. (p44)

II

pensée

9 - *contact*

Penser, c'est entrer en **contact**.

C'est **accompagner** ce qui advient, une rencontre, un paysage, et rester là tout simplement, en compagnonnage.

Les esprits religieux appellent cette manière d'être en face, regard contre regard, **la prière**, qui est tout le contraire de la quémande, mais bien le geste de donner.

Penser, c'est se mettre en disposition, être là, mais alors le plus généreusement possible, le plus librement aussi.

Sans projet, sans chercher à résoudre, la pensée reste ouverte.

Elle se soucie peu de comprendre, encore moins d'expliquer. Ces enfantillages ne sont plus de son âge, car la pensée est vieille et naît de sa vieillesse même.

Elle naît de cette matière subtile et fragile qui s'accumule au creux du présent.

Elle emprunte la course circulaire de la mémoire quand celle-ci n'a pas été bloquée, figée, immobilisée, puis commentée, puis apprise par cœur, accablée de **mots**. (Ei 31)

10 - images

Penser, c'est déplacer **des images**.

Certaines se croisent : il se forme des vagues dans **l'intervalle**. D'autres se superposent : les couleurs les plus fortes, alors, l'emportent sur les pâleurs et les ombres. Généralement, de ces exercices, le joueur ne conserve que les formes les plus simples. Pour éviter les confusions, les angles et les courbes sont traduits dans une langue géométrique. Et aux couleurs, finalement, sont préférés le noir et le blanc. Le monde se dessine sous la plume triste et exigeante de la méfiance et de la crainte. Et les ondes mêmes qui animent les surfaces avant qu'elles ne se confondent, bientôt s'immobilisent, se figent : **le concept** est là.

Il appartient à ces constructions illusoires et nécessaires faites des images que chacun y a mis, de la diversité, des émotions. Et de l'une à l'autre, évidemment, les mesures et les gammes ne se ressemblent guère, sources de malentendus interminables, de rajustements et de corrections. Et puis, elles n'ont plus rien à dire, ces images compressées, aplaties et éteintes : elles sont devenues des **chiffres** que chacun s'en va répétant, sommet de l'addition de couches disparates dont l'exploration est devenue impossible.

Revenir aux **images**, c'est redonner au temps son **mouvement**. C'est retrouver la **mémoire** qui permet d'anticiper à partir de celle qui se présente ce que sera la suivante, et celle qui déjà se devine, au bout de la phrase, promesse que chacun se fait à soi-même.

Penser, c'est suivre ce fil, toujours changeant, capricieux pourquoi pas, qui **interprète** les notes. Et, d'un instant, l'autre, les vibrations ne sont pas exactement les mêmes : un timbre particulier, imprévu, tout soudain tire l'attention, provoque une **attente** qui, forcément, aura sa résolution, sa révélation.

Et de toutes les **interprétations** qui remplissent les heures et les

jours, de tous ces moments qui se succèdent, semblables en apparence, mais d'un doigté, d'une touche à chaque fois d'une pesée plus traînante ou plus souple, comme une interrogation nouvelle, là-bas, tout au bout de l'intimité, se rassemblent des contours, une forme, une **intuition**, cette présence qui se nomme une **idée**.

(K 1)

11 - *émotions*

L'usage exclusif des **mots** suggère de n'éprouver plus que les **émotions** qui, déjà, portent un nom.

A chaque touche, sa note, sur le **clavier** par tous partagé. Certains accords, parfois explorés, sont les seules audaces possibles sur la page bien mesurée, qu'elles soient admirées et applaudies ou bien condamnées et réprouvées. Tous, ils sont entendus car ils ne débordent pas en sonorités incontrôlées, compressions ou tiraillements, ici ou là, ou bien brumes vastes et insondables.

Cependant, **l'émotion**, d'abord, est sans langage et sans nom : elle se donne dans la surprise et la singularité, sans référence. Elle ne se provoque pas. Elle ne s'échange pas. Elle s'impose toute nue ou couverte de voiles indéfinissables qui s'estompent, se diluent les uns dans les autres à travers les lumières toujours changeantes.

Cependant encore, de ces sortes d'émotions-là, toutes fraîches et indécentes, le chemin souvent est perdu : il s'égaré dans les éclairages trop blancs et excessifs des émotions usagées, recomposées pour une dégustation rapide et prise en commun, ou pour une réprobation partagée.

Rares ceux qui savent encore, écartant **les mots** trop commodes, s'attarder sur les traces à peine perceptibles de ces **présences** devenues très discrètes, pour y lire **le signe**, comme un désir, qui appelle, et propose, et donne le premier son qui est **la permission**

pour que d'autres s'y accrochent et forment la phrase, longtemps attendues, qui somnolait là dans la matière tiède.

Et il faut bien y mettre des **mots** à présent, non pas de ceux qui encadrent et qui cernent, mais des mots disponibles, pérégrins ouverts aux aventures et aux alliances.

Et il en va de certaines **pensées** comme des émotions qui souvent les précèdent et les annoncent. Elles s'éteignent le plus souvent car l'attention manque, et le silence nécessaire, et l'hospitalité solitaire protégée des influences et des raccourcis de toutes sortes. (K 24)

12 - son

Le **son** est le **sens**, non seulement parce qu'il donne vie aux mots qui essayent de dire et n'y parviennent guère, mais parce que, seul, par sa **musique**, il est capable de vibrer juste, de sonner : le son est l'allure du sens, sa manière appropriée. Cela ne se construit pas : cela se donne. C'est plein ou ce n'est pas !

Le sens, alors, se délivre des grammaires et de toutes les sorbonnes. Par delà les arguments et même les épithètes, il est, et emporte les adhésions des plus réfractaires.

Le son porte d'un seul jet la concordance et, plus encore, la satiété qui n'exclut pas, cependant, le **désir**, mais un désir sans impatience, le désir d'une suite, d'un après, d'un autre son qui, à son tour, sera comme un appel pour un son suivant : ce désir sans objet, ce désir qui ne cherche pas à posséder, ce désir vide, simplement précède, anticipe et confirme. C'est par là !

Penser, c'est entendre. C'est s'installer dans le temps qui coule et suivre le son qui donne la forme et les contours : il tombe juste, alors, et à lui seul, est tout le sens. Penser le son, c'est entrer au cœur, saisir le plein et le laisser devenir ce que l'on est : le son se

fait chair. **La pensée** s'enroule, se retourne sur elle-même, se nourrit de sa propre vibration. Le son qui la tient et la remplit ignore les sollicitations et les prétextes. La pensée apprend à s'écouter pour ce qu'elle est, pour peu qu'on y pose une attention patiente.

Le son permet à la pensée sa **solitude** et sa singularité. Dégagée des objets et des matières qui, d'ordinaire, la remplissent et souvent la submergent et l'épuisent, la voilà libre de se refléter elle-même, libre de ne s'occuper de rien, libre de se penser elle-même.

(K 31)

13 - *clinamen*

Les **pensées** sont comme ce qui naît et explose en figures soudain incontrôlées, indépendantes, de ces **atomes** qui tombent et, par un **écart** imperceptible, parfois, se rencontrent. Un monde alors s'échappe des parallèles solitaires.

Ces **rencontres** en provoquent d'autres qui se chevauchent, se superposent, ou prennent le large vers des ailleurs qui nourrissent toutes sortes d'impatiences.

Il en est des pensées comme des infinités : une nuance, un éclairage, une teinte, et les voilà qui s'éloignent et exigent, pour se laisser de nouveau apprivoiser, un examen nouveau, et des privilèges aussi, la meilleure place. Les plus subtiles qui ne trouvent pas la patience et **l'attention** qui leur sont nécessaires, se flétrissent, s'aplatissent, se laissent confondre et ne provoquent, finalement, que l'indifférence qui est pire que l'oubli.

Les **pensées** ont l'allure de celui qui les héberge. Elles s'expriment, alors, avec les mots de l'élégance, ou bien dans ceux, plus familiers, du langage sans façons, ou bien encore, et très souvent, dans des jargons à peine audibles.

Prenez **les pensées** qui naissent de l'idée de beau, imagination sublime qui combine les harmonies, les équilibres et toutes sortes d'agréments, et considérez ce qui en est fait, ici ou là, par celui qui en a l'usage si c'est **un objet** sorti de mains habiles, laborieuses et pensives, ou, si c'est **une musique**, par celui qui lui ouvre son intimité ou bien qui la déverse dans le désordre dont il est coutumier, prenez **les mots**, encore, qui les expriment, qui furent rêvés longuement dans la patience des promenades ou dans la paix des siestes, et considérez comme ils sont à nouveau honorés, cultivés dans des jardins secrets, abreuvés aux sources de toutes les voluptés, ou bien simplement appris par cœur, répétés, ou bien encore enseignés, commentés, brandis, tonitrués, ou bien aussi utilisés, enfermés, étouffés, et vous comprendrez que telle pensée, par celui-ci ou par celui-là, prononcée dans telle ou telle condition, change bien souvent de couleurs et de timbre, et trouve bien rarement l'angle exact et la courbe fidèle où couler ses étreintes analogues. (Mn 8)

14 - métaphore

Par la métaphore **la pensée** tente de s'accrocher au réel.

Elle y cherche **des images** pour proposer des **comparaisons** avec les produits de cette matière trop fluide à laquelle elle donne source, courants qui parfois entraînent et souvent débordent. La métaphore serait alors ce point d'ancrage qui se passe de toutes les preuves, argument incontestable planté dans le palpable et l'immédiat.

Cependant, ces images si concrètes, semble-t-il, si présentes, elles aussi **coulent** et se déforment, s'adaptent aux accidents des jours et des humeurs. Les images tissées au fil des **apparences** captées ici et là, et complétées dans les angles et les ombres, sont les reflets du regard qui les compose et les travaille. Dans le va-et-vient se dessinent des mondes

Dans la métaphore **la pensée** cherche des appuis. Elle s'aventure par là-bas, dans les espaces courbes où vont et viennent les formes et les couleurs : elle se laisse porter, modeler, lentement caressée, disponible et confiante, enfin apaisée. Mais les surprises qu'elle rencontre, mais les conseils qu'elle accepte, et les **perspectives** nouvelles qui s'ouvrent parfois et qu'elle explore avec prudence, sont façonnés dans sa propre substance, reflets des forces qui l'animent. La pensée, alors, se nourrit d'elle-même.

Chercher **le sens**, c'est toujours regarder dans un miroir. (Mn 16)

15 - sonates

Les **pensées sans mots**, ou au-delà des mots, évidemment ne peuvent être traduites dans le langage courant.

On peut, cependant, tenter de les évoquer. **Evoquer**, en effet, les met en mouvement et leur donne consistance.

Elles se passent de mots, ou alors les attirent et les dépassent pour les mettre à leurs teintes, car elles frappent directement et pénètrent sans intermédiaires. **Le sens** se glisse sans demander, sans interroger ni conclure comme, dans les sonates, l'émotion.

La musique propose. Elle insinue ses pensées, c'est à dire cette matière fluide qui pose sur les choses, les événements ou les gens, un éclairage soudain singulier, non pas de ces affirmations, raisonnements et conclusions qui figent et paralysent, mais une intention qui inspire toutes sortes de variations et promène sa phrase jusqu'au plus intime des heures et des jours.

Les mots sont alors comme les notes. Et ces notes ne disent rien et pourtant ne se taisent non plus.

Les phrases coulent leurs mélodies sur les surfaces lisses de la mémoire - espaces vierges loin des images et des souvenirs - où ne sont inscrites aucunes références, aucun appel de ressemblances.

Les pensées sans formes se répandent et font nappe. Elles pénètrent le quotidien, entrent dans les détails, recouvrent ce qui, dans le cours des choses, n'a pas encore dressé ses défenses, décident de ce qui peut arriver : les voilà, pour un temps, maîtresses des lieux. (Ei 9)

16 - interroger

Penser, c'est **interroger**. Et interroger, c'est pousser de l'avant. Heureusement, les réponses définitives, c'est à dire approuvées, sont rares : elles ferment la porte et interdisent l'accès.

Les coutumes qui exigent, obligent à certains gestes, simplement parce que l'habitude est prise, qu'il en a toujours été ainsi de mémoire d'homme qui s'embarrasse peu de l'histoire des choses et préfère répéter que chercher, fonctionnent dans l'oubli de leurs origines. **L'inconnu** appelle. Il y a là devant une manière de vide qui fascine et se fait craindre.

Obéir alors à des interdits, satisfaire à certaines obligations aussi futiles soient-elles, ou cruelles, aussi contraignantes ou ludiques, permet **le contact**, un peu, avec ce qui est là devant, inconnu, inconnaissable.

Il y a là, tout proche, de quoi provoquer **une pensée**, bientôt, d'abord collective sans doute et qui, peut-être, selon l'usage et les circonstances, deviendra plus singulière. Mais la règle est la même dans tous les cas : l'inconnaissable, le moteur, ne doit pas changer de nature.

Les religions utilisent ce moyen pour tenter d'**effleurer le divin**, mais pas n'importe lequel, un divin formaté, cerclé de **dogmes**. Elles affirment donner la réponse et par là même découragent ou tuent la pensée.

Retrouver l'**élan** qui fait la quête, sans inquiétude et sans crainte pour ce qui se présente au jour le jour est un choix qui ne peut être que personnel. Le groupe l'encourage et le porte parfois dans ses premières hésitations par les gestes qu'il suggère, rituels dont il s'acquitte, obligations qui soulagent. Mais le groupe impose ensuite les réponses dont il se gorge dans la répétition, dans l'imitation, uniforme surchauffé, jusqu'à l'étouffement.

Penser, c'est interroger. Et interroger, c'est pousser de l'avant.

(Mn 45)

17 - *clandestines*

La **curiosité** s'éduque. On lui apprend la vigilance, à ne pas se laisser trop surprendre : il s'agit d'exercer l'imagination à **deviner** une partie au moins de ce qui se cache dans la boîte. Le diable à ressorts, ainsi, peut être contenu d'un geste avisé qui a pris son allure dans la longue fréquentation des choses et des gens.

Cependant, certains regards furtifs se laissent prendre à la volée : il suffit d'un instant pour que se fixe **une image**, quelque chose à admirer en solitude, ou à purger au plus vite avant que le mal ne se répande ou que la colle ne prenne. **L'impression** est là.

Cependant aussi, certaines fois, et peut-être très souvent, le flot des discours qui s'insinuent partout provoque une sorte de **somnolence**. La place est tiède et confortable, et les mots vagabonds, lassés de la course des autres, viennent occuper les recoins de la berge, s'y accrochent, s'y reposent un moment en silence.

Imperceptiblement, ces **toutes petites pensées** se fondent dans le paysage, croissent et prospèrent dans le terreau composé de toutes ces choses minuscules qui arrivent chaque jour, clandestines, invisibles d'abord, et dont elles se nourrissent aussi, s'y entrecroisent et s'y mêlent.

Et voilà que ces pensées de **contrebande** réclament et bientôt prennent la parole. Cela gratte un peu au début, hésite, car d'autres sont là, occupent la place, et considèrent avec étonnement, effarées ou admiratives, les nouvelles venues qui s'installent comme chez elles. (J 16)

18 - évidences

Le bébé crie pour dire qu'il a faim : c'est son premier **mot**, et il en est le seul inventeur. Plus tard, il apprendra les mots tout faits qu'on lui propose pour exprimer plus précisément ses demandes.

Les mots lancés en **pleine liberté** commencent alors leurs aventures : ils chantent, jouent, et apprennent à se passer d'être compris des autres. Ils savent bientôt se rencontrer en petits comités, se frôlent, se provoquent, essayent des combinaisons, des positions, et puis souvent se lassent, **s'épuisent**, s'oublie et s'endorment : les voilà comme des meubles qu'on ne songe plus à ouvrir, sur lesquels on pose les objets indifférents de tous les jours.

Mais certains de ces mots, un jour, reviennent de leur exil : ils ont visité bien des **modes**, roulé dans toutes sortes de **confusions**, embrassé des **contre-sens**, ou, pire encore, ils se sont avachi dans des **simplifications**. Les voilà de retour, et c'est comme un miracle : ils s'imposent tout soudain, fiers et forts, tout couverts d'**évidences**. Il faut que l'heure soit propice, la place bien dégagée, qu'on sache, sinon l'arrêter, au moins ralentir un peu le temps, que le désir s'ouvre et se montre accueillant.

Naissent alors ce qu'il est convenu d'appeler des **pensées**.

Et voilà que chacun prend plaisir à se les approprier, ces pensées !
(A 2)

19 - *promenade*

Penser, c'est entrer en **promenade**.

Et, chemin faisant, c'est donner un peu de temps aux **rencontres** : un mot solitaire qui passe, la fraîcheur d'une ombre, le souvenir d'un bout de lecture, le bien-être des muscles que la marche allonge et étire. Tout cela se mêle et s'emboîte, essaye des positions nouvelles, singulières et furtives, inattendues.

Pour peu que l'on prenne le temps et la solitude nécessaires, on trouvera le point exact où **le contact** se laisse le plus aisément observer. Je m'installe confortablement et je regarde...

Cependant, quelquefois, il faut, aussi, oser aller voir, soulever des tentures, prendre le risque de s'égarer, de perdre le fil, **explorer** : certains recoins obscurs peuvent ouvrir de bien étranges perspectives. Tombent les voiles, un à un. A présent, toute proche, tiède et gonflée du plaisir d'exister enfin, **la pensée** s'abandonne, se laisse effleurer d'un bout de regard comme un éclair d'évidence.

Elle glisse alors sur le décor environnant, dans l'ombre des arbres rares, entre les buissons épineux et les herbes sèches : il faut être là, tout simplement.
(A 8)